

## PREMIERE PARTIE

### LES CONTRADICTIONS DE LA RAISON CLASSIQUE

#### CHAPITRE I

#### GÉNIE, BEAU, RAISON

Toujours vivace depuis la Renaissance (11), la thèse de l'inspiration conserve la faveur du siècle classique (12): la «fureur» géniale reste indispensable au poète, qu'elle distingue du simple versificateur; l'opposition du génie à l'art ou métier témoigne d'un «vif sentiment du caractère irrationnel de la création artistique» (13). Boileau a lui-même, on le sait, célébré «du Ciel, l'influence secrète»: le XVIIe siècle a donc bien vu dans ce mystérieux génie le don essentiel du poète; n'en soyons pas cependant tentés de faire relever la création géniale de facteurs totalement irrationnels, voire surnaturels. En réalité, la plus grande confusion règne, touchant la manière d'envisager ce problème. La question précise que débattent les théoriciens de l'activité artistique est celle de l'opposition du génie, ou inspiration, ou enthousiasme (au sens étymologique du terme) à l'art, c'est-à-dire à l'habileté technique procédant selon les règles; or cette science, acquise par étude et exercices, relève de la raison: aussi associe-t-on, pour l'opposer au génie, le terme de règles à celui de raison, entendu en un sens étroit: raisonnements de techniciens, arguties de pédants; c'était l'attitude de Montaigne qui envisageait ainsi la poésie: «La bonne, la suprême, la divine, est au-dessus des règles et de la raison» (14). Le génie s'oppose également à la raison en tant qu'elle est jugement.

Mais, en même temps, sous toutes ces métaphores mythologiques plus ou moins éculées (15) et n'apportant en définitive qu'une explication purement verbale au problème de la nature du génie, on entend en réalité un certain nombre de facultés humaines. Le terme de génie tend à dépouiller toute résonance surnaturelle pour signifier simplement talent, c'est-à-dire disposition accordée arbitrairement par la nature, ou le Ciel, dit-on, à mieux réussir dans un domaine, ici celui de la poésie ou des beaux-arts. Les références seraient innombrables. Retenons l'exemple de

(11) On sait que le thème d'origine platonicienne du poète inspiré par les dieux, répandu par les commentaires de Marsile Ficin dès 1483, a pris un relief particulier en France sous la plume de Ronsard. Voir H. Franchet, *Le poète et son oeuvre d'après Ronsard*, Paris, Champion, 1923, H. Chamard, *Histoire de la Pléiade*, Paris, Didier, 1939, tome I, p. 370 et sq., A. Chastel, *Marsile Ficin et l'art*, Genève, Droz, 1954.

(12) Voir R. Bray, *op. cit.*, ch. 2, p. 85 et sq. et A. Adam, *op. cit.*, (réédition de 1962), tome I, p. 331.

(13) A. Soreil, *op. cit.*, p. 56.

(14) *Essais*, livre I, ch. 36, Classiques Garnier, Paris, Garnier, 1952.

(15) Feu divin, Muses, Phébus, Pégase, etc. Voir R. Bray.

R. de Piles qui, tout en reconnaissant dans le génie la manifestation d'«une secrète influence qui paraît avoir quelque chose de plus qu'humain», ne s'aventure pas plus loin: «Le génie est la première chose que l'on doit supposer dans un peintre. C'est une partie qui ne peut s'acquérir ni par l'étude ni par le travail» et parle simplement d'«une heureuse naissance» (16). On le rencontre également chargé du sens encore plus vague de l'*ingenium* latin, à savoir tempérament, naturel; sans valeur superlative par lui-même, il admet alors les qualificatifs et on parle d'un médiocre, d'un bas ou d'un beau, d'un heureux génie. Quant à la nature de cette disposition particulièrement heureuse pour réussir dans les arts, elle n'est pas évidente: consiste-t-elle dans le développement de telle faculté qui domine les autres? Dans l'ensemble de ces facultés portées, dans l'harmonie, à un degré d'excellence? Dans l'orientation de la totalité de l'esprit vers une activité déterminée, par une sorte d'impulsion individuelle irrésistible? C'est cette dernière interprétation que semble exposer R. de Piles, avec une certaine gaucherie: «Nous apportons le génie en naissant [...], il est confondu et mêlé avec l'esprit, comme une essence est confondue et mêlée dans un verre d'eau; ou plutôt [...] c'est l'esprit même en tant qu'il est porté vers une science préférablement à une autre. Il est pour ainsi dire le tyran des facultés de l'âme: il les contraint à tout quitter et les entraîne pour le servir dans les ouvrages où il est emporté lui-même par la rapidité de sa nature» (17).

La conception du génie comme équilibre harmonieux des facultés, paraît avoir la faveur du Père Rapin: bien qu'il ait adopté et exposé des points de vue platoniciens, dont nous aurons à faire état plus loin, le père Jésuite reste très prudent en ce qui regarde la théorie du génie. Voici les dons nécessaires au poète: «un génie extraordinaire, un grand naturel, un esprit juste, fertile, pénétrant, solide, universel, une intelligence droite et pure, une imagination nette et agréable»; «l'élévation» de ce génie ne provient ni de l'art ni de l'étude, c'est un don du Ciel, élément essentiel donc, mais qui a besoin d'être contenu d'«un grand sens», à savoir du «jugement pour penser sagement les choses». Le poète accompli sera celui en qui se réalise un «tempérament d'esprit et d'imagination, de force et de douceur, de pénétration et de délicatesse». La notion platonicienne de fureur est inadmissible car, «quoiqu'en effet le discours du poète doive en quelque façon ressembler au discours d'un homme inspiré, il est bon toutefois d'avoir l'esprit fort sérieux, pour savoir s'emporter quand il le faut, et pour régler les emportements; cette sérénité d'esprit, qui fait le sang-froid et le jugement, est une des parties les plus essentielles du génie de la poésie». Si Platon a professé une telle théorie de l'inspiration, c'était dans

(16) *Cours de peinture par principes*, Paris, Estienne, 1708, p. 427 et *Abrégé de la vie des peintres avec des réflexions sur leurs ouvrages et un traité du peintre parfait ...*, Paris, Estienne, 1715 (2ème édition, la première est de 1699), p. 1. *L'Idée du peintre parfait* est aussi attribué à Félibien, sous le nom de qui on le trouve publié en 1707, soit après sa mort.

(17) *Ibid.*, p. 12-14.

l'intention de décrier la poésie dans laquelle il n'avait pu réussir; l'auteur des *Réflexions sur la poétique* au contraire aspire à la réhabiliter en soulignant sa non-incompatibilité avec la raison <sup>(18)</sup>.

Et, comme Rapin, Piles met aussi l'accent sur les dominantes rationnelles de cette activité: Rubens «ne prenait pas tout ce qui s'offrait à son imagination» ou plutôt, en vertu d'une sorte d'harmonie préétablie, «son imagination était [...] épurée et [...] d'accord avec son jugement» <sup>(19)</sup>; l'enthousiasme n'est pas le privilège de «ceux qui ont un génie de feu» et dont «l'imagination est presque toujours agitée», mais «ceux qui brûlent d'un feu doux, qui n'ont qu'une médiocre vivacité jointe à un bon jugement, peuvent s'insinuer dans l'enthousiasme par degrés et le rendre même plus réglé par la solidité de leur esprit» <sup>(20)</sup>: Et ce génie, «talent que l'on a reçu de la Nature, afin de réussir en quelque sorte», dépérit «s'il n'est échauffé par l'ardeur qui accompagne l'inclination, et l'inclination est inutile, si elle n'est conduite par la lumière de l'esprit» <sup>(21)</sup>, «lumière intérieure» dit-il ailleurs <sup>(22)</sup>, qui détermine à telle activité et dans laquelle il fait finalement consister le génie: «Le génie est donc une lumière de l'esprit, laquelle conduit à la fin par des moyens faciles».

De l'embaras des théoriciens à caractériser ce pouvoir témoigne la multiplicité des termes employés à cet effet: nature, naturel, sens commun, lumières naturelles, bon sens, ou même bon goût, etc. <sup>(23)</sup>. Or la plupart ne sont que des synonymes de celui de raison et une quasi-identification s'opère dans le *Dictionnaire* de Furetière qui, à côté des sens de talent ou de tempérament déjà signalés, définit ainsi le génie: «l'esprit ou la faculté de l'âme en tant qu'elle pense ou qu'elle juge». Subsiste donc, opposée à la seule compétence technique et parfois au jugement, une activité complexe appelée génie; dans la mesure où on lui oppose le jugement, il est conçu comme capable d'extravaguer et l'imagination, «folle du logis», semble être une de ses composantes essentielles. Or sur cette imagination, peuvent agir des causes parfaitement fortuites, selon Vossius: passions, ivresse, audition musicale. La «fureur» trouve même, chez le Père Mambrun, une explication purement physiologique. Tout cela situe le génie aux antipodes du rationnel; mais à la question délicate, posée par le Père Rapin, de la part respective du jugement et de l'imagination dans le génie du poète, Bussy répond en optant pour le jugement: «Il me semble qu'un poète ne saurait avoir trop d'imagination, mais aussi qu'il ne saurait avoir trop de jugement; il faut, s'il se peut, que cela soit égal; mais s'il y avait de la différence, je voudrais que le jugement domi-

<sup>(18)</sup> *Op. cit.*, p. 13-17.

<sup>(19)</sup> *Conversations sur la connaissance de la peinture et sur le jugement qu'on doit faire des tableaux, où par occasion il est parlé de la vie de Rubens et de quelques-uns de ses plus beaux ouvrages*, Paris, N. Langlois, 1677, p. 228.

<sup>(20)</sup> *Cours de peinture, op. cit.*, p. 118.

<sup>(21)</sup> *Conversations, op. cit.*, p. 15.

<sup>(22)</sup> *Idée du peintre parfait, op. cit.*, p. 15.

<sup>(23)</sup> Voir A. Soreil, *op. cit.*, p. 58.